

Presque quinze ans plus tard : c'est toujours non!

Michel Bélair

Number 40, 1986

La critique théâtrale dans tous ses états

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28694ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélair, M. (1986). Presque quinze ans plus tard : c'est toujours non! *Jeu*, (40), 29–31.

presque quinze ans plus tard : c'est toujours non !

La réalité est finalement tout aussi bête qu'étonnante en ces augustes pages : je ne vais plus au théâtre.

Pourtant, j'y ai investi près de cinq ans de ma vie et de mon temps. L'énergie de deux livres aussi, deux livres à jamais « ordinaires » parce qu'écrits trop vite, sous pression : le premier en deux semaines, en faisant les bagages avant de partir couvrir Avignon et Vaison-la-Romaine à mes frais...

Près de cinq années de spectacles, trois, quatre fois par semaine, fin des années soixante, début des années soixante-dix. Près de cinq années de joyeux balbutiements, d'ennuyeuses répétitions et d'éclosions absolument extraordinaires : arrivé tout juste avec *les Belles-Soeurs*, du temps du monopole T.N.M./R.V./N.C.T.¹, je suis disparu du décor bien après le Théâtre Euh!, bien après le Grand Cirque Ordinaire et la Vraie Fanfare Fuckée...

Durant ces cinq années, j'ai vu beaucoup de choses remarquables, et tout autant d'inepties : je me suis fait chier souvent en me butant à des politiques théâtrales rétrogrades, mais j'ai aussi rencontré des gens fascinants en ayant l'impression de participer à ma façon à la transformation du milieu. J'ai également réussi à compromettre l'avenir de ma colonne vertébrale à essayer de ne pas m'endormir sur les fauteuils trop secs du Rideau Vert ou trop mous du T.N.M., du Centre National des Arts et du Grand Théâtre. Mon Dieu, le Grand Théâtre...

Mais ce n'est évidemment pas pour une question de fauteuil, on s'en doute bien, que je me suis retrouvé à *Mainmise*, rue Saint-Denis, après avoir quitté la très digne salle de rédaction de la rue Saint-Sacrement d'abord, et les salles de spectacles par la suite. Alors, pourquoi ?

Allez savoir à quoi ça tient ! Peut-être que ça commence par une sorte de réflexe, de revanche à rebours, comme une mauvaise habitude : enfin la paix !

Puis, sans que j'aie pu vraiment m'en rendre compte, la fameuse phrase d'Artaud s'est mise à prendre un tout autre sens dans mon existence de nouveau *freak* à *Mainmise* : « Le théâtre c'est la vie. » *You bet!*... Et ça fait presque quinze ans que ça dure. À une ou deux exceptions près, je n'ai jamais remis les pieds dans une salle de théâtre.

Mais je lis les journaux moi aussi. Et je rencontre encore des gens qui savent ce qui se passe : tiens, il y a deux jours à peine, j'ai vu Gilbert David et Paul Buissonneau chez mon boucher. Il y a quelques mois, j'ai jasé avec Michel Tremblay dans l'autobus et je peux même certifier que

1. Théâtre du Nouveau Monde, Théâtre du Rideau Vert, Nouvelle Compagnie Théâtrale. N.d.l.r.

Jean-Claude Germain tond lui-même son gazon puisque je hantais le même rang que lui l'été dernier à la campagne. Et puis, j'habite le même quartier que Guy Thauvette dont la fille aime bien mon fils adoré, de sorte que son père accepte parfois de me faire la casette sur «le milieu» pendant que les enfants jouent à ne pas rougir de plaisir tous les deux en sachant fort bien qu'ils ont le droit de tout faire... Ou presque.

Autre élément de décor important, j'ai les fesses du Théâtre du Rideau Vert devant ma fenêtre depuis cinq ans : ironique comme toujours, le sort aura donc lié, que je le veuille ou non, mon destin à celui de madame Brind'Amour.

Donc, mes espions m'informent régulièrement et je fréquente encore les bons restaurants. Et je sais fort bien que le paysage théâtral s'est complètement transformé depuis le temps, j'allais écrire depuis qu'on peut voir *Dallas* ou *Dynastie* à la télé sans avoir à trouver un stationnement dans le centre-ville. J'ai aussi entendu parler de la survivance de certains icebergs et de spectacles bouleversants comme *le Rail* et *le Titanic*, de nouveaux champs de recherche, de nouvelles troupes et de nouvelle écriture, d'anciens festivals aussi. Je pourrais presque vous donner des noms en n'oubliant pas beaucoup de monde...

Mais rien n'y fait. Je ne vais toujours plus au théâtre. Toujours jamais comme dit mon fils.

Par contre, je sais aussi que Ronfard vieillit comme une eau-de-vie; c'est un des seuls de toute cette époque qui se soit un jour matérialisé devant moi, plus tard, quand j'élevais des moutons en Gaspésie : en regardant mourir le soleil d'automne, les masques d'autrefois, ceux du Pur et de la Putain, sont rapidement tombés comme des répliques vides de sens entre nous deux...

En fait, je me contente, à peu de chose près, de lire les entrevues et d'écouter les émissions culturelles de la radio FM de Radio-Canada : peut-on décemment demander plus ? Tout y est ! Même le résumé des pièces, tiens, puisque le nouveau chic postmoderne, c'est, semble-t-il, de raconter une intrigue et de prétendre ainsi faire acte de critique objective.

Et je l'avoue, c'est Thauvette, oui, qui m'a appris l'automne dernier que le Grand Cirque Ordinaire allait renaître de ses cendres le temps d'un spectacle au printemps 1986. Je sais aussi que... Et puis non, pas question. Même quand on ne fait plus que vaguement partie du «métier», comme moi maintenant, on doit toujours protéger ses sources. On ne sait jamais...

Donc, ce n'est pas que je ne sois pas au courant de ce qui se trame. Non. C'est plutôt une question de choix.

Et comme l'espace qu'on a bien voulu m'accorder fond déjà à vue d'oeil, je me vois forcé d'avouer bêtement que ce choix est la résultante de ce que je ne peux qu'appeler «une presque allergie», et non pas d'une vengeance ou d'une quelconque prise de position théorique. Mais n'ayez crainte : comme dans la plupart des cas d'aversions viscérales incontrôlables, la mienne peut sans aucun doute possible s'expliquer par des causes toutes simples. Disons même, pour être plus précis, deux causes toutes simples.

La première, c'est que je n'ai jamais vraiment pu sentir tout ce qui se vit en banlieue. En périphérie du théâtre. Le «monde» du théâtre...

Pas les coulisses. Pas la scène. Pas ceux qui travaillent. Qui jouent et qui se jouent. Non. Mais les entractes oui. Et les publics de premières. Le sirop. Et la plupart des gens du milieu quand ils ne sont pas au centre. Tout ce petit monde d'intrigues et de prétentions qui ressemble comme deux gouttes d'eau à tous les autres petits mondes fermés, c'est vrai. Mais qui est plus visible. Parce qu'il se montre plus.

Et c'est comme si, quand on en est sorti, c'était d'abord cette gommeuse de zone-frontière qu'il fallait re-traverser en premier lieu avant de réussir à se sentir, comme avant, impliqué. Lon lé. Tout cet espace-tampon entre la vie et le spectacle et qui n'est pas nécessairement celui de la création. Tout ce plâtre et tous ces faux murs... En clair, c'est comme si j'étais en train de me persuader moi-même d'une évidence : je ne vais plus au théâtre parce que je me vois forcé de payer trop cher ce que je peux y vivre encore. Trop... J'aime-trop-ça-mais...

Mais j'allais oublier la deuxième explication.

Celle qui me semble d'ailleurs beaucoup plus évidente que l'autre par sa simplicité de bon aloi. Au fond, en cherchant bien, je me vois forcé d'admettre que je ne vais plus au théâtre depuis près de quinze ans... parce que je dois maintenant payer mon billet.

michel bélair*

* Né à Montréal en 1946, Michel Bélair, après des études classiques au Collège de Sainte-Croix, obtient une licence ès lettres à l'Université de Montréal et une maîtrise ès arts à l'Université d'Aix-Marseille. Il succède à Jean Basile au *Devoir*, où il tient la chronique de théâtre et de cinéma jusqu'en 1973. Il se joint ensuite à l'équipe de *Mainmise* pour un peu plus d'une année, puis se consacre à sa carrière de romancier, de poète et d'essayiste. Il a consacré au théâtre deux ouvrages fort bien accueillis : *Michel Tremblay*, paru aux Presses de l'Université du Québec en 1972, et *le Nouveau Théâtre québécois*, paru chez Leméac en 1973. N.d.l.r.